de sujets? Aima-t-il mieux consolider son œuvre que l'étendre? Les peines extraordinaires dont il fut accablé le rendirent-elles plus timide et plus défiant de sa propre initiative? Nous ne saurions le dire. Si l'expansion de l'Institut fut arrêtée durant huit ans, le serviteur de Dieu ne resta cependant point inactif : il travailla à compléter son organisation, et, ce qui est plus fécond encore, il souffrit pour lui.

D'ailleurs, il avait établi des écoles gratuites en vingt-cinq villes de France[1]. Le bon grain était semé : il ne pouvait manquer de lever et de croître.

Nous avons raconté toutes ces fondations : le récit, toujours le même, a pu fatiguer le lecteur. Mais, précisément parce qu'elle est toujours la même, l'histoire en est fort éloquente.

Partout la situation se présente identique. Dans les villes, les enfants riches ne manquent point d'instituteurs ; mais les pauvres n'ont point de maîtres, soit parce qu'ils ne payeraient pas, soit parce qu'ils dépareraient les écoles payantes. Faute d'éducation, ils grandissent ignorants et vicieux.

Aux âmes chrétiennes le spectacle de cette misère intellectuelle et de ce désordre moral fait pitié. On cherche des ressources; les testaments et les cotisations volontaires préparent des rentes modestes aux maîtres qui voudront bien prendre soin des pauvres.

Mais où prendre des maîtres? En vain on essaye des clercs et des laïques : il n'y a de ce côté aucune stabilité. Dieu permet qu'on entende parler de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. Les anciens élèves de Saint-Sulpice connaissent le fondateur; ils ont été ses amis au

[1] Voici ces vingt-cinq villes, dans l'ordre où les écoles y ont commencé : Reims, Rethel, Guise, Château-Porcien, Laon, Paris, Chartres, Rome, Calais, Troyes, Avignon, Darnétal, Rouen, Dijon, Marseille, Mende, Valréas, Alais, Grenoble, Saint-Denis, Mâcon, Versailles, Boulogne-sur-Mer, Moulins, les Vans.

séminaire, ou bien ils l'ont vu à l'œuvre sur la paroisse. Ses premières écoles sont du reste sa meilleure réclame; la transformation qu'elles opèrent dans les enfants fait l'admiration de Paris et de la province.

On écrit donc à M. de la Salle, et on le prie d'envoyer des Frères. La modicité de la rente n'arrête jamais le fondateur : il s'inquiète surtout du sort moral de ses Frères; il les veut assez nombreux pour qu'ils se soutiennent par leurs mutuels exemples; il n'en accorde deux qu'avec regret, un seul jamais.

Va-t-il laisser sans maîtres les villages, où les enfants, peu nombreux, n'ont besoin que d'un seul maître, où les paroissiens, trop peu fortunés, peuvent avec peine se cotiser pour nourrir un homme? Non, pour ces villages, il formera des maîtres laïques dans son séminaire des maîtres de campagne. Telle est, en raccourci, toute l'histoire de la fondation des écoles populaires.

Si saint et si appliqué à Dieu qu'il soit, Jean-Baptiste de la Salle n'en est pas moins un homme pratique et un puissant organisateur. Il tient tous les Frères par les fils d'une correspondance incessante; il veille sur toutes ses fondations par lui-même et par ses visiteurs. Comme il doit déléguer en chaque école son autorité, il se préoccupe du choix des directeurs : il établit des jeûnes et des prières pour obtenir de Dieu des directeurs qui soient d'une régularité exemplaire, d'un jugement sûr et d'une vertu éprouvée, qui aient le véritable esprit de l'Institut.

Il avait depuis plusieurs années le dessein de visiter lui-même les écoles du Midi; elles étaient assez nombreuses, désormais, pour légitimer une longue absence. Ce n'est pas qu'il ne fût au courant de tout ce qui s'y passait; car tous les Frères lui écrivaient régulièrement et lui rendaient un compte exact de leur conduite. Mais il craignait que leur isolement et le conctact des huguenots ne finissent par attiédir leur ferveur religieuse et leur zèle apostolique. Le testament de l'abbé de Saint-Jean,

en faveur de l'école des Vans, le détermina à entreprendre ce lointain voyage[1].

Il quitta Paris le 11 février 1711[2], et n'y revint que vers la fin de septembre[3]. De cette première visite dans le Midi nous savons peu de chose; l'itinéraire même nous échappe[4]. « Il arriva sans être annoncé, et surprit agréablement les Frères[5]. » Les évêques des villes qu'il traversa le reçurent avec distinction. Déjà son nom était connu et vénéré; aussi fut-il accueilli partout comme un envoyé de Dieu. Mais comme il n'était point allé chercher des honneurs, il aimait à s'enfermer avec ses Frères et à vivre caché près d'eux dans la solitude. Dans chaque résidence, il procura à ses chers disciples le bienfait de la retraite. Durant cette récollection de huit jours, il n'étudiait pas seulement les besoins intimes de leurs âmes, mais aussi les habitudes du pays pour y adapter les méthodes d'instruction, les préjugés et les défauts des populations pour y porter remède.

Sa présence est signalée à Avignon le lundi 27 juillet[6]. Il y passa la semaine entière, faisant la retraite, sans doute, avec les Frères. Son influence, près des notables de la ville, dut être d'un grand poids pour amener à une bonne issue un procès qui venait d'être intenté à ses disciples. Dans Avignon comme à Paris, à Chartres et à Rouen, le succès des Frères avait alarmé les maîtres écrivains. Depuis le nouvel établissement fait par M. de Châteaublanc, ils avaient, disaient-ils, « le chagrin et le malheur de voir leurs écoles désertes. » Ils se plaignaient que les Frères, venus pour instruire les pauvres, reçussent tous les enfants indistinctement. La gratuité des nouvelles

[1] On sait qu'alors les voyages étaient fort longs et très fatigants : il fallait au moins une semaine pour aller de Paris à Avignon. — [2] Blain, t. II, p. 76. — [3] D'après une note écrite par le frère Claude sur un ancien registre d'Avignon. — [4] Blain en dit à peine un mot, t. II, p. 76, et Maillefer, p. 216, se trompe même sur la date. — [5] Maillefer, p. 216. — [6] D'après la note du frère Claude.

écoles était, même pour les classes aisées, une cause de séduction. « Il s'agit, ajoutaient-ils, de détruire plus de vingt familles, qui n'ont d'autre art que celui de maître écrivain, et qui ne sont plus dans l'âge ni en état d'en prendre d'autre[1]. »

Leur plainte fut portée par les consuls devant le conseil de ville, le 24 juillet 1711. Plus amis de la liberté que ne l'avaient été ceux de Paris et de Rouen, les magistrats d'Avignon n'exigèrent point que les élèves des Frères eussent un certificat de pauvreté; mais ils abandonnèrent l'enseignement primaire de la ville à la libre concurrence. C'était inviter les maîtres écrivains à recruter leurs élèves, et à mériter la confiance des familles, par leur valeur pédagogique. Une solution si libérale dut procurer une grande joie au saint fondateur, qui échappait ainsi aux vexations dont il avait tant souffert à Paris. Ce fut pour lui un nouveau motif de s'attacher à la ville des papes.

D'Avignon il se rendit à Marseille, où il séjourna une grande partie du mois d'août[2]. La bienveillance extraordinaire qu'on lui témoigna lui fit peut-être concevoir dès lors le dessein d'y établir un noviciat; car l'année suivante cette fondation fut, comme nous le verrons, l'objet de ses premiers soins.

De Marseille, il écrit à Gabriel Drolin, à la date du 24 août : « Je retourne en France[3]. » Il y était appelé, en effet, pour une très grave affaire, dont les commencements remontent à quatre années plus haut, et que nous présenterons entièrement dans un seul récit.

A partir de cette époque, septembre 1711, nous pouvons dire que le serviteur de Dieu fut toujours sur la croix. Depuis 1679, date de l'ouverture de la première école, il avait été contredit, humilié, calomnié; il avait

[1] *Archives de la ville d'Avignon*, 37e volume des Délibérations, fol. 67 et suiv. — [2] Note du frère Claude. — [3] *Lettres*, série C, n° 54.

véritablement enfanté son œuvre dans la douleur. Il y avait eu cependant, pour lui, quelque relâche dans l'épreuve. Mais, à partir de 1711, il est crucifié pour elle : sa destinée est désormais de souffrir et de mourir pour elle. Nous allons le voir perdant son honneur humain dans un procès que le parjure intente à son innocence. Nous le verrons, à la fin, terminer ses jours sous le coup de sévérités injustifiées qui tendaient à diminuer son honneur sacerdotal.

§ III

AFFAIRE CLÉMENT. — UN SÉMINAIRE DES MAITRES DE CAMPAGNE A SAINT-DENIS. — JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE ACCUSÉ D'AVOIR SUBORNÉ UN MINEUR. — IL EST CONDAMMÉ

1711-1712

Pour prendre à ses débuts la honteuse affaire que nous avons à raconter, nous devons revenir en arrière, jusqu'au printemps de 1707 [1]. M. de la Salle était au repos, rue Saint-Honoré, par suite de l'opération qu'il avait subie au genou, lorsqu'il reçut la première visite d'un jeune clerc, nommé Clément [2].

M. Clément, fils d'un célèbre chirurgien de Paris, avait alors vingt-deux ans environ. C'était un jeune homme ardent, d'un zèle impétueux, très désireux de créer une œuvre nouvelle. Il avait visité l'école de la rue Princesse, et, très frappé de l'enseignement professionnel qui s'y donnait depuis la chute de l'École dominicale, il conçut le dessein de fonder une école d'apprentissage, où les enfants seraient élevés, depuis l'âge de sept ans jusqu'à

[1] Blain adopte la date du mois de décembre 1707. Mais nous croyons que l'opération faite à M. de la Salle est du mois de février 1707, d'après sa lettre du 1er avril. *Lettres*, série C, nº 62. — [2] Dans ce récit, nous suivrons Blain, t. II, p. 72...

vingt, dans l'exercice de quelque métier. Plein de son idée, il alla l'exposer à M. de la Salle et se jeta à ses pieds, le conjurant de lui donner deux Frères pour l'aider à réaliser une œuvre si sainte.

M. de la Salle, en homme sage qui ne veut ni décourager l'initiative ni se jeter dans les hasards, répondit qu'il se prêterait volontiers à cette œuvre, mais seulement dans la mesure où elle serait conforme aux fins de l'Institut. « Et quelles sont les fins de l'Institut? » lui demanda M. Clément. Dans un Mémoire qui ne nous est point parvenu, M. de la Salle expliqua au jeune homme que l'Institut formait des Frères pour les pauvres des villes, et des maîtres laïques pour les écoles de la campagne. Après trois jours de réflexion, M. Clément déclara qu'il ne prenait aucun intérêt à la formation des Frères, mais qu'il donnerait volontiers les mains à la création d'un séminaire de maîtres d'école. A dater de ce jour, il poursuivit un plan qui répondait à la fois aux idées de M. de la Salle et aux siennes : ouvrir, dans une même maison, un séminaire de maîtres et une école professionnelle.

Ce projet n'était pas de nature à déplaire à M. de la Salle; car les maîtres qu'on formerait dans le séminaire trouveraient, tout près, une vraie école d'application. Par ailleurs, les ressources paraissaient assurées; car, d'un côté, M. de la Salle avait une somme d'argent en réserve pour sa chère œuvre des maîtres de campagne, et de l'autre, M. Clément, à qui ses parents donnaient déjà une somme de huit cents livres pour ses menues dépenses, était en instance pour obtenir une riche abbaye.

Malgré ces espérances de succès, M. de la Salle ne se pressa point. Il ne se déterminait en toutes choses qu'après avoir mûrement réfléchi et longuement prié : il attendait que la Providence le mît dans la nécessité d'agir. Dans le cas présent, il craignait l'inconstance du jeune Clément, qui était encore mineur. Pendant plus d'une